Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 53 (1961)
Heft: 11

Artikel: Impressions d'un voyage en URSS [suite]
Autor: Hartmann, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-385218

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

prenait enquête sur enquête et s'informait consciencieusement à toutes les sources. Ce qui nous valut d'ailleurs quelques maux de tête à déchiffrer ses pattes de mouche réputées loin à la ronde.

Il représenta cette année le gouvernement à la Conférence internationale du travail et présida avec décision et efficacité la difficile commission tripartite qui s'occupa de l'application des conventions et des recommandations. Si bien que nous avons renoué connaissance sur le banc de notre pays aux séances plénières. Rien n'indiquait vraiment une fin si prochaine. En lisant encore récemment dans plusieurs numéros successifs de la *Nouvelle Revue de Lausanne* les souvenirs savoureux de l'étudiant, du journaliste et de l'homme politique, nous nous réjouissions de cette vitalité, de cette fraîcheur, de ce bon sens communicatif et de cette connaissance profonde des hommes et des idées.

Vraiment, la Suisse a perdu un homme d'Etat très consciencieux et dévoué aux intérêts de la communauté nationale. Il a dirigé le Département fédéral de l'économie publique avec cœur et conscience. Il ne s'est pas ménagé. Il a beaucoup donné de sa personne. Il excella spécialement dans les relations humaines. Les syndicalistes, eux aussi, se souviendront de sa grande loyauté, de sa clairvoyance, de son courage et de son amitié.

Impressions d'un voyage en URSS

Par *Georges Hartmann*

*(Suite *)*

18. Conclusions

Je ne saurais conclure sans repenser d'abord à Descartes qui écrivait en 1673 dans son *Discours de la Méthode* qu'« il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison ».

« En quarante ans, en une génération... d'avoir seulement appris à lire à cette masse humaine presque totalement illettrée, et cela en dépit des formidables destructions de deux guerres, voilà qui mérite

---

* Le début de cet article, ainsi que les notes bibliographiques, ont paru dans le numéro 9 de septembre. Les lecteurs sont priés de s'y référer.

à l'URSS un titre de gloire que personne ne songerait à lui marchander. » (Roger Ikor, *Le Figaro littéraire*, Paris.)

« De chacun selon ses capacités, à chacun selon son travail, à chacun selon ses besoins. » En ce qui concerne les conditions et les possibilités pour l'Union soviétique de réaliser cette règle, je me suis appliqué à traduire ici mes impressions générales sur la vie, la production, la consommation, la distribution et les transports en Union soviétique et en les complétant ou en les confirmant par d'autres sources autorisées. Ces considérations appelleront de ma part quatre conclusions.

1. La répétition raccourcie de l'histoire occidentale

Comme tous les pays et toutes les villes du monde, l'URSS et sa capitale ont leurs ombres et leurs lumières. Chaque société possède un idéal selon lequel elle distingue les bons et les méchants. Qu'elle soit d'économie de marché et dénommée capitaliste ou d'économie collectiviste et dénommée communiste, la société industrielle actuelle appelle indifféremment la planification, la discipline et la concentration de la production, avec cette nuance que le socialisme et l'interventionnisme d'Etat pénètrent toujours plus dans le libéralisme qui les a lui-même causés il y a plus de cent cinquante ans, c'est-à-dire à une époque où les abus du capitalisme et l'exploitation des travailleurs, des femmes, des enfants (journées prolongées, travail de nuit, travail forcé dans les ateliers insalubres, individus laissés dans l'ignorance et l'obscurantisme, etc.) indignèrent des hommes comme Karl Marx par exemple. Elles n'ont en effet pas été non plus sans reproche les méthodes appliquées par l'Occident hier et même aujourd'hui encore dans telle ou telle région, selon une image de Tibor Mende, pour industrialiser sa population amorphe, « cette formidable masse illettrée, superstitieuse et rongée par la maladie... pour la réveiller, l'animer, l'éduquer et en faire la masse ouvrière qualifiée et hautement productrice qu'exige une société moderne ». Et si Marx devait déclarer que « le pays industriellement plus évolué ne fait que montrer au pays moins développé l'image de son propre avenir », il semble en effet que, avec un décalage de plusieurs siècles, mais dans un laps de temps beaucoup plus court, l'Union soviétique répète l'histoire et l'évolution politico-économique des pays occidentaux avec ses mêmes périodes de despotisme, d'oppression, de tâtonnements, de terreur, de révolutions industrielle et sociale, de recherche de marchés, de colonisation commerciale, de progrès technique, économique et social. D'éminents représentants de la science économique, les professeurs Bœttcher (Académie d'économie d'intérêt général de Hambourg), Rostov (Université de Cambridge/Mass.) et Grossman (Université de Californie), confirment que les deux sociétés écono-

miques suivent la même voie de l'histoire à des vitesses et sur des pistes différentes. Mais cette répétition de l'histoire s'opère avec cette différence toutefois que, en voulant faire bénéficier son peuple des résultats d'une productivité accrue tout en lui épargnant les douleurs des tâtonnements passés de l'Occident – qui du reste a mis des siècles pour sortir du moyen âge et du servage – l'URSS en sortira en moins d'un siècle grâce surtout à des moyens techniques dont l'Occident n'a pu profiter que très tard. On sait que la maturité de l'évolution économique et sociale, exprimée par un certain niveau de revenu par habitant et par une structure donnée de l'emploi, a été atteinte par la société industrielle environ en 1850 en Angleterre, en 1900 aux Etats-Unis, en 1910 en Allemagne et en France, en 1930 en Suède, en 1940 au Japon et en 1950 au Canada et même en URSS dans une certaine mesure [1].

Ainsi que le déclarait déjà Sokoline lors des Rencontres internationales de Genève en 1946, de même que la Révolution française a été le messie des révolutions bourgeoises en prenant sur elle le sacrifice principal que les autres pays n'ont pas eu à répéter dans une mesure identique, de même la Révolution russe a été le messie des mouvements tendant à dépasser le stade de la démocratie formelle et n'ayant plus à reproduire toutes les convulsions de leur aînée. En effet, les époques de transition sont toujours des périodes de sacrifices. Si l'Union soviétique a dû jusqu'il y a peu de temps sacrifier le niveau de vie aux investissements dans les fabrications de biens de production, elle poursuit néanmoins maintenant un effort accru pour améliorer le niveau de vie de sa population. On ne peut certes pas encore affirmer ni que l'abondance et la variété des denrées alimentaires règnent ni que les logements soient assez nombreux et que le confort et la qualité des biens de consommation atteignent la qualité des objets auxquels nous sommes habitués, mais je suppose que ce sont des imperfections temporaires dues à des mesures transitoires nécessaires et à un effort de production peut-être trop rapide, en particulier dans certaines catégories de l'industrie lourde. En quelques mots, je soulignerai que l'URSS est en train de répéter en raccourci l'histoire de l'Occident et d'accéder au rang de première puissance industrielle du monde et qu'elle nous a même déjà devancés dans certains domaines. C'est maintenant une immense machine en marche que nous n'arrêterons pas et dont le progrès est irréversible.

Donc, face à notre civilisation occidentale, l'URSS apparaît dans une optique totalement différente qui autorise non pas une comparaison Est-Ouest, mais une comparaison des vitesses d'évolution économico-sociale des deux partenaires dans le temps. L'économie soviétique accuse une progression toujours plus rapide et l'URSS prend toujours plus de poids dans les enceintes internationales.

2. L'apparition de classes sociales

Ma deuxième conclusion consiste en ce que les discriminations sociales qui commencent à apparaître (marché noir, possibilité de réserver des places au restaurant, au spectacle, existence de quatre classes de voyage et de wagons-lits, de trois catégories de coiffeurs) et la naissance d'une classe moyenne (gagnants de la loterie nationale, inégalité des revenus, très hauts salaires des savants, des professeurs, des artistes, des mineurs, influence du stakhanovisme sur la hiérarchie des travailleurs, encouragement de l'épargne et reconstitution d'une classe possédante héréditaire) marquent aussi le caractère transitoire inévitable de cette période. Mais je crois que le niveau social de toutes les classes de la population s'améliore chaque année et qu'il est sans doute meilleur en URSS un demi-siècle après sa sortie du moyen âge qu'il ne l'a été en Occident même deux ou trois cents ans après l'abandon du servage: on ne peut en effet s'empêcher de repenser à Vauban qui décrivait en 1698 une situation qui d'ailleurs s'est manifestée en France depuis le moyen âge jusque vers 1725: 60% de la population, disait-il, ou bien sont réduits à la mendicité et mendient effectivement, ou bien ne sont pas en état de faire l'aumône parce qu'eux-mêmes sont réduits à très peu de chose près à cette malheureuse situation. Quarante ans de vie errante dans toute la France l'autorisait à écrire que « les grands chemins de la campagne et les rues des villes et des bourgs étant pleins de mendiants, que la faim et la nudité chassent de chez eux » *(sic)* [15].

3. L'unité d'action et la progression irréversible du système de production collectiviste

Dans la troisième conclusion, je constate, ainsi que le définissait aussi P-.H. Simon, professeur à l'Université de Fribourg, dans une conférence donnée le 2 mai 1961 sur la coexistence de l'Est et de l'Ouest, que l'idéologie russe n'est en effet pas la même que celle de l'humanisme occidental sur le plan de la dignité, de la mission et de la destinée de l'homme. Mais je pense avec E. Isely [26] que les deux régimes, le nôtre et le communiste, tendent cependant au même but: le bien-être de l'individu... L'idéologie communiste propose un programme d'action, elle présente une ligne de conduite indiquant un but précis et clair, mais qui malheureusement ne tend qu'au bien-être matériel de l'individu. Le savant russe Pavlov ne disait-il pas toutefois à ses étudiants soviétiques: « Vos marxistes me font rire avec leur matérialisme. Ils sont en réalité des idéalistes comme le monde n'en a jamais connus. » « Qu'y a-t-il de bien dans le communisme? » demandait le journaliste américain Serge Fliegs même au caudillo espagnol. « L'unité d'action du communisme, répondit Franco, sa discipline, son efficacité, son système d'assistance sociale. »

Il faut toutefois croire que certaines injustices et certaines causes ont été si criardes que des hommes, non pas de la classe ouvrière, mais de la classe bourgeoise et intellectuelle – comme l'industriel anglais Owen, défenseur des ouvriers exploités par les manufactures de textiles, comme le fils d'un noble français, le philosophe Saint-Simon, comme le juriste et philosophe allemand Marx et le fils d'un riche commerçant allemand, Engels, comme aussi le philosophe russe Tolstoï, défenseur des paysans, et le trimardeur Gorki, comme le fils d'un inspecteur scolaire russe, Lénine lui-même, avocat et défenseur des travailleurs – que de tels hommes aient dû se résoudre à traduire leur révolte intérieure dans un système philosophique, économique et social révolutionnaire. D'ailleurs, certains points de la règle actuelle de vie des Compagnons d'Emmaüs de l'abbé Pierre sont tout aussi catégoriques à ce sujet: « Un monde gouverné en fonction du plaisir des heureux et non de la délivrance de ceux qui souffrent injustement est voué nécessairement à la haine... Devant toute humaine souffrance, selon que tu le peux, emploie-toi non seulement à la soulager sans retard, mais encore à détruire ses causes... Nul n'est, sérieusement, ni bon, ni juste, ni vrai, tant qu'il n'est résolu, selon ses moyens, à se consacrer, d'un cœur égal, de tout son être, à l'une comme à l'autre de ces deux tâches... Elles ne peuvent se séparer sans se renier. »

Entre le manifeste de Karl Marx et l'encyclique Rerum Novarum, quarante-trois ans se sont écoulés: c'est dire le retard de Rome dans ce domaine. La voix de Léon XIII, en 1891, plongea du reste la bourgeoisie et une partie du clergé dans la consternation, car cette voix avait même des accents révolutionnaires. D'ailleurs, la condamnation formulée par Marx à l'égard de l'attitude officielle des Eglises chrétiennes face à la richesse et à la pauvreté devait coïncider singulièrement avec celle qui a été soulignée bien plus tard par Péguy: « Toutes les difficultés de l'Eglise viennent de là... de ce qu'elle est devenue dans le monde moderne... presque uniquement la religion des riches et aussi qu'elle n'est plus socialement... la communion des fidèles. » En 1962, l'univers aura 3 milliards d'habitants et Rome, pour le catholicisme, et Londres, pour l'anglicanisme, ne vont-elles pas apparaître, aux yeux des autres régimes défavorisés ou retardés, comme les capitales spirituelles des pays les plus favorisés matériellement? On ne peut dès lors s'empêcher de penser à ces paroles de Theilard de Chardin, sur les écrits duquel se sont penchés, avec quelle prudence, les théologiens: « Une religion jugée inférieure à notre idéal humain, quels que soient les prodiges dont elle s'entoure, est une religion perdue. »

Il faut en effet comprendre que le communisme n'aurait pas pu trouver terrains plus favorables que les circonstances instables qui suivirent la première guerre mondiale et que la population essentiellement agricole, peu instruite, superstitieuse, à laquelle le

marxisme apportait des promesses de justice et de vie meilleure en donnant à chacun la certitude d'être l'instrument actif d'une évolution de grande envergure dans la transformation sociale de son pays, véritable œuvre de charité, mystique réunissant la théorie et la pratique, véritable religion attachant mieux que partout ailleurs l'individu à la communauté des hommes par le travail quotidien.

Je suis convaincu que les Russes avec lesquels je me suis entretenu sont tout à fait sincères, mais qu'ils ne sont pas entièrement conscients des carences de leur mode de vie. Leurs comparaisons s'établissent non pas par rapport aux pays occidentaux, mais en fonction de leurs difficultés d'hier, ce qui confirme et renforce leur confiance et leur espoir dans l'avenir. Il est faux d'entreprendre des comparaisons sur le plan horizontal Est-Ouest, mais il est en revanche indispensable de porter notre attention sur les évolutions verticales dans le temps des deux civilisations en présence *. Car, sans aucun doute, il y a là deux optiques différentes, chacune étant vraie dans son propre milieu et dans sa propre évolution. Pensons aussi que tous les jeunes Russes de 15 à 20 ans sont entrés dans la vie au moment des horreurs de la dernière guerre mondiale, qu'ils ont connu le froid, la faim, les évacuations. Ils ont acquis à ce moment-là l'idéologie de leurs parents comme nous avons reçu la religion de nos parents. Tout cela explique pourquoi il est si difficile de parler le même langage. « Il ne faut pas oublier que nous sommes en présence d'une mystique messianique, écrivait René Bovey, que nous avons affaire à des sectaires qui renient sciemment la morale traditionnelle. Leur bien et leur mal ne sont pas les nôtres. De là provient l'incommensurable difficulté d'engager le dialogue [26].» On comprend dès lors l'expérience et le sens des paroles de Louis Joxe, ambassadeur français à Moscou en 1952 et actuellement ministre d'Etat pour l'Algérie: « La condition première de la réussite d'une négociation, disait-il, c'est la durée. Il faut parler de n'importe quoi pour éviter la rupture: parler du temps, de la famille, des affaires, parler, parler encore. On finit bien par arriver au sujet.» En effet, le progrès n'est pas de renforcer les parenthèses, mais de multiplier les traits d'union. Je reconnais avec E. Isely que dépeindre le communisme comme le diable devant lequel il faut se voiler la

---

* Dans la *Revue économique et sociale* (juillet 1961) le professeur Gœtschin relevait aussi qu'à l'occasion d'une étude les étudiants de Harvard ne sont pas tombés dans le travers consistant à comparer les niveaux de vie américain et russe; bien au contraire, ils décrivent l'effort d'équipement des Soviets et signalent que celui-ci ne va pas tarder à porter ses fruits et qu'un volume sensiblement plus grand de biens de consommation va rapidement, à l'avenir, atténuer les différences qui existent encore entre les modes d'existence soviétiques et occidentaux; les comparaisons avec les USA, si elles montrent encore d'évidentes supériorités de ces derniers, n'en révèlent pas moins la dynamique de l'économie russe.

face et se détourner, se boucher les oreilles, c'est commettre une double erreur. Aussi puis-je affirmer que celui qui n'a pas eu l'occasion de parlementer avec des Russes ne peut pas s'imaginer avec quelle ténacité et avec quelle persévérance ils défendent leur vérité (en russe: pravda) et participent à la construction de leur civilisation et de leur économie. On ne peut aborder la mystique russe en ignorant dans quelles conditions elle est née et à quel point elle répond à la nature et au niveau intellectuel du peuple russe. Ce n'est pas en répétant cent fois le même « cliché » aux fidèles qu'on gagnera la victoire sur ceux qu'on appelle les infidèles. Le peuple russe est convaincu d'être dans la vérité. Il est aussi sincère dans sa croyance que l'Occidental l'est dans la sienne. On ne peut réfuter le communisme sans le connaître: « Il est un phénomène ethniquement russe: c'est la manifestation d'un certain messianisme dont le rêve a toujours hanté l'âme russe. Et il est indéniable que le matérialisme-communisme s'accompagne quelquefois, en fait, d'un sens très aigu de l'idéal, de la grandeur, de la beauté, voire d'un souci de sainteté, poursuivie confusément et dans une fausse voie. » C'est ainsi que parlait en 1936 un religieux dans son cours professé à l'Institut Pie XI [27]. « Le communisme, poursuivait-il, ne répudie pas toute propriété privée, mais la propriété privée du capital, c'est-à-dire la propriété privée des moyens collectifs de production et des fruits de la production collective. Or, il y a dans le christianisme quelque chose de ce genre et qui est trop souvent méconnu. Le christianisme ne reconnaît de propriété privée au sens strict qu'en ce qui concerne les biens nécessaires à l'entretien et au développement de la vie de chacun. Dès qu'un bien devient superflu ou surabondant, il ne peut plus être détenu par l'individu que par mode de gestion pour le compte d'autrui. » « L'homme n'est pas autorisé à disposer au gré de son caprice et de ses revenus disponibles, c'est-à dire des revenus qui ne sont pas indispensables à l'entretien d'une existence convenable et digne de son rang. Il y a certaines catégories de biens pour lesquels on peut soutenir avec raison qu'ils doivent être réservés à la collectivité lorsqu'ils en viennent à conférer une puissance économique telle qu'elle ne peut, sans danger pour le bien public, être laissée entre les mains de personnes privées. » Ces deux dernières sentences sont tirées de l'encyclique Quadragesimo Anno du pape Pie XI!

4. La nécessité d'un idéal supérieur et d'une plus grande unité en Occident

Ma quatrième conclusion rejoint de nombreuses déclarations officielles selons lesquelles il est nécessaire en Occident de donner l'exemple et de rester unis. En effet, « pas de liberté sans ordre », disait déjà Lacordaire.

N'est-ce pas dans la proclamation de l'universalité de leur mission que les peuples s'opposent si violemment aujourd'hui? En effet, « l'homme d'Occident s'est imaginé que la civilisation se confondait avec sa civilisation, la culture avec la sienne propre... et n'a cessé de regarder les peuples exotiques avec lesquels il entrait en contact pour exploiter leur pays, s'y approvisionner en produits étrangers à l'Europe, y trouver de nouveaux débouchés ou assurer simplement ses précédentes conquêtes, comme des « sauvages » incultes et abandonnés à leurs instincts, comme des « barbares » [28]. Nombreux sont ceux qui, aussi parce qu'elle est communiste, placent l'Union soviétique parmi ces peuples exotiques. Occupant un « petit cap du continent asiatique » (P. Valéry), ne soyons pas comme les Grecs de l'Antiquité, pour lesquels tout ce qui n'était pas grec était barbare.

Déjà depuis la première guerre mondiale, écrivait l'écrivain français Louis Dimier, nous sommes en décadence. Et parmi les causes de notre décadence il dénonçait notamment « la méconnaissance du lien qui rassemble les nations de l'Europe et plus généralement du monde civilisé. Ce lien ne peut être pénétré que par l'histoire qu'on ignore ou qu'on contrefait sous l'empire de préjugés forgés tantôt par de faux récits des faits, tantôt par des chimères d'ordre métaphysique. De graves méprises s'ensuivent, qui pèsent sur le problème des rapports entre les nations et retentissent jusque dans le choix de leurs régimes particuliers. »

Or, la division actuelle des esprits ne repose-t-elle pas sur la non-connaissance ou sur un refus de connaissance d'une partie du monde par l'autre partie? De tous les motifs de haine entre les peuples, disait Henri-Thomas Buckle, l'ignorance est le plus puissant. Soyons bien conscients qu'il est tout autant impossible d'arracher un communiste à sa doctrine qu'un chrétien à sa croyance, tous les deux étant convaincus de leur propre vérité et apportant les preuves d'être dans la bonne voie. D'ailleurs, sous la forme dans laquelle il est prêché, le christianisme est-il vraiment encore assez contagieux pour ramener les brebis perdues? Jean Lacroix le soulignait sous une autre forme dans le *Monde* en affirmant que « notre civilisation se meurt de bonheur, qu'il s'agisse du christianisme, dont le crime est de vouloir réconcilier le bonheur avec le tragique au moyen de l'idée de péché; du communisme, qui n'est qu'un christianisme abâtardi; ou de l'américanisme, ce frère ennemi et encore plus dégénéré du communisme. » Peu avant sa mort, Gaston Berger disait: «On n'achète jamais l'amitié des hommes, on la mérite. » Or, pour mériter un rapprochement nécessaire entre l'Est et l'Ouest, il ne suffit pas de critiquer. D'ailleurs, il est notoire que plusieurs Etats occidentaux aussi ne tolèrent pas que leur régime soit critiqué et sévissent en conséquence! Bien au contraire, la critique est aisée, mais l'exemple serait plus efficace. Reconnaissons franche-

ment que, face au communisme, c'est non seulement notre religion et notre civilisation que nous tentons de défendre, mais aussi notre matérialisme. Comment opposer en effet notre matérialisme pratique à l'idéalisme du peuple soviétique, notre luxe et notre gaspillage occidentaux à sa parcimonie et à son renoncement: une étude américaine signalait à cet égard que, par exemple, le coût des emballages entre pour une trop grande part dans les prix de revient des produits (50% pour le savon, 70% pour certains dentifrices, 87% pour certaines denrées alimentaires). Ne devrions-nous pas nous surpasser et donner l'exemple de la sagesse et de la solidarité pour ne pas éprouver de difficultés à défendre notre système devant l'opinion russe? Et l'exemple de l'honnêteté et de la justice aussi, ne serait-ce qu'en matière de déclarations fiscales: le conseiller fédéral Bourgknecht ne vient-il pas de constater que 15 milliards de capitaux et 500 millions de revenus sont soustraits annuellement à l'imposition fiscale fédérale suisse, c'est-à-dire plus de 10% de la fortune et environ 2% des revenus. N'oublions pas que nous n'avons pas encore institué l'égalité des salaires, à travail égal, entre hommes et femmes, que nous n'avons pas encore vidé certaines rues de nos villes européennes et même suisses de la prostitution qui s'y étale officiellement sous les yeux paternels des gouvernements tant royaux que républicains et démocratiques, que nous n'avons pas encore purgé notre publicité commerciale et certains de nos spectacles de leurs extravagances, de leur érotisme, de leur amoralité, de leur morbidité, de leur mauvais goût et de leur pauvreté intellectuelle. En France, par exemple, les exploitants des salles de cinéma, alarmés par la baisse des recettes qu'entraîne dans les villes de province la tendance à un érotisme sans vergogne, réclament de l'Etat un renforcement de la censure appliquée aux producteurs de films.

Au Festival du film à Cannes en 1960, en donnant le prix de moralité à un film russe, les pays occidentaux n'ont-ils pas indirectement reconnu officiellement l'amoralité et l'immoralité de beaucoup de leurs films?

Aujourd'hui encore, dans certaines régions et villes d'Europe et des Etats-Unis, avons-nous vraiment assaini toutes nos habitations insalubres, rasé nos taudis, éliminé les insuffisances graves de l'enseignement, accéléré suffisamment la recherche scientifique et la promotion de l'enseignement et de l'instruction supérieure et gratuite de la jeunesse *, avons-nous résolu toutes nos difficultés financières et économiques, avons-nous donné partout à la femme son émancipation et ses droits, avons-nous demandé à la collectivité de

---

* E. Choisy rappelait dernièrement que l'URSS affecte le 8% de son revenu national à l'enseignement, au lieu de 6% au Japon, de 5% aux Etats-Unis et de 3–4% dans les pays d'Europe.

supporter solidairement les frais de certaines inégalité de la vie, qui aujourd'hui encore reposent sur les seules épaules de particuliers, notamment en matière d'infirmités et de maladies mentales, etc.?

On ne peut s'empêcher de penser à l'aveu de cet homme d'affaires suisse à l'assemblée générale du Réarmement moral en 1960 à Miami: « Dans un monde en crise comme celui d'aujourd'hui, disait-il, rester un homme d'affaires à l'ancienne mode n'a tout simplement aucun sens. Les hommes d'affaires sans une idéologie supérieure ne font qu'aider le communisme... Je pense aussi à la corruption, qui est devenue monnaie courante chez les hommes d'affaires de beaucoup de pays occidentaux. » D'ailleurs, n'est-ce pas un ancien délégué sud-américain au Komintern et créateur du Front populaire au Chili, le Péruvien Eudocio Ravines, qui lors de la même assemblée du Réarmement moral ajoutait: « Il faut vivre une idéologie supérieure au communisme; ...les causes réelles de la pénétration communiste sont la corruption et la décadence morale. » Lors de la dernière assemblée du Conseil d'administration de la Société de Banque Suisse, son président, le Dr Rodolphe Speicher, affirmait encore qu'« une période de bonne conjoncture... ne doit pas non plus mener à des exagérations dans les exigences matérielles ». Or, ne devrions-nous pas reviser quelque peu nos habitudes de luxe excessif et de gaspillage de tous genres ainsi que le caractère de nos distractions?

L'appât du gain semble aveugler le public à un tel point qu'il ne se rend plus compte que la structure même de notre vieille civilisation menace de s'écrouler sous les coups d'un énorme et très puissant bloc communiste. Fred Bates le soulignait dernièrement [44]: un des graves éléments de faiblesse du monde occidental consiste dans le fait de ne pas saisir les dangers de l'envoûtement matérialiste actuel de notre monde occidental.

Interrogeons-nous, en conscience. Beaucoup de nos employés, de nos ouvriers, de nos petits artisans, de nos paysans ne se privent-ils pas avec leur famille de certains biens, périssables ou non, alors que certains intermédiaires peuvent faire fortune grâce à des marges excessives? Certains circuits de distribution ne profitent-ils pas un peu trop à l'intermédiaire? N'y a-t-il pas certaines catégories de la population qui gagnent trop facilement de l'argent et sans proportion avec les services rendus?

N'est-il pas temps, dans l'optique du capitalisme, de modifier la hiérarchie des progrès possibles de productivité de façon à rapprocher l'intérêt privé et l'intérêt général qui se sont dramatiquement séparés [29]? « L'histoire vraie, écrivait quelque part René Grousset, n'est pas celle du va-et-vient des frontières. C'est celle de la civilisation. Et la civilisation, c'est d'une part le progrès des techniques et d'autre part le progrès de la spiritualité. » « Nous com-

mençons à comprendre, disait aussi le père Theilard de Chardin, que la seule religion acceptable pour l'homme est celle qui apprendra d'abord à reconnaître, aimer et servir passionnément l'univers, dont il est l'élément le plus important. » Et si notre civilisation ne tend pas à l'universalité, elle retombera comme sont mortes toutes les civilisations qui se sont refermées sur elles-mêmes. Car personne ne peut plus soutenir que les sociétés libérales, fondées sur la libre entreprise, le profit, l'héritage, sont les seules possibles, et nul n'attend plus l'effondrement de l'URSS et la disparition de son collectivisme sous la contre-offensive d'un individualisme triomphant [7]. En effet, répétons encore avec Tibor Mende que l'Occident ne préservera ses intérêts à long terme que par des sacrifices immédiats dans ses intérêts à court terme.

Il est des paroles qui avec cinquante ans de recul se ressemblent étonnamment: « La vie moderne, écrivait en 1910, l'Anglais John Buchan, est le pacte informulé des possédants pour maintenir leurs prétentions. Ce pacte sera efficace jusqu'au jour où il s'en fera un autre pour les dépouiller... Et cependant nous ne voulons pas songer que ces bouleversements soient possibles. Nous prenons nos châteaux de cartes pour les remparts de l'univers. » Albert Camus l'a répété depuis dans son livre *La Peste:* « Ils se croyaient libres, et personne ne sera jamais libre tant qu'il y aura des fléaux. » Or, dans son discours de mai 1960, le président des Etats-Unis, John Kennedy, vient de confirmer encore ces inquiétudes: « Avant que mon mandat n'ait pris fin, nous aurons expérimenté de nouveau si une nation organisée et gouvernée comme la nôtre peut subsister. Le résultat n'est est en aucune façon certain. »

Nous savons maintenant que les civilisations sont mortelles! Si nous ne voulons pas donner raison à Paul Valéry, qui a écrit cette pensée, ne sous-estimons pas seulement les capacités croissantes de l'Union soviétique, mais encore efforçons-nous d'apprendre à la mieux comprendre pour maintenir un dialogue même difficile.

Nombreux sont les avertissements. J'en comprends d'autant mieux la sévérité aujourd'hui.

Avant la guerre, en une douzaine d'années, c'est-à-dire de 1929 à 1940, la Russie soviétique, pays sous-développé auparavant, s'est déjà industrialisée sur une vaste échelle. Depuis la guerre, cette industrialisation se poursuit chaque jour à un rythme régulier et à un taux beaucoup plus élevé que le taux moyen de croissance dans les pays occidentaux. L'évolution depuis 1956 [18] est assez alarmante: alors qu'au cours des deux dernières années le volume de la production industrielle a augmenté en Union soviétique de 10 à 11% par an, l'indice officiel de la production industrielle aux Etats-Unis a accusé une stagnation de 1956 à 1957 et même un recul de 6,5% de 1957 à 1958, ce qui réduit plus fortement l'écart qui existe entre les volumes de production des deux pays. Il serait dangereux de

sous-estimer les progrès soviétiques. Et il ne faut pas oublier que l'URSS rattrapera un jour les Etats-Unis lorsque ceux-ci auront atteint le seuil du « maximum vital », car les taux actuels de croissance ne pourront pas être indéfiniment maintenus.

Dans ses récentes publications, le conseiller économique du président Kennedy, le professeur d'économie politique J.-K. Galbraith, mentionne l'insuffisance certaine de l'augmentation annuelle de 3% du produit social américain face à un accroissement en URSS.

Le 14 avril 1961, le directeur de l'observatoire anglais de Jodrell Bank lançait aux nations occidentales l'avertissement suivant en parlant du voyage de Gagarine autour de la terre: « L'exploit soviétique a été rendu possible en raison d'une unité de vues et de sacrifices matériels à une échelle inconnue dans le monde occidental. Si la civilisation occidentale continue à ne pas tenir compte de cet exemple, des grands résultats que permettent les investissements dans les sciences, l'éducation et la recherche, ce sera à ses risques et périls. » Le professeur Oulès partage à peu près les mêmes craintes lorsqu'il écrit: « Aujourd'hui, en Occident, si l'on n'arrive pas à résoudre ainsi convenablement les difficultés économiques et financières qui doivent être surmontées sans tarder, la compétition économique Est-Ouest conduira inévitablement dans quelques années au triomphe universel du collectivisme, en raison des entraves que les groupes de pression opposent inconsciemment au progrès technique [20]. » Les groupements de partis, de syndicats, d'affaires, de religion, de revendication nationale, d'inspiration humanitaire ou de développement moral sont en effet nombreux: le professeur Jean Meynaud en a dénombré actuellement mille cent septante en activité en Europe. «Le conflit entre l'Union soviétique et le monde occidental, écrivait aussi récemment le professeur Freymond, se déplace sur le plan économique et social. Et les transformations techniques provoquent immanquablement des modifications profondes des structures économiques et sociales ainsi que du rapport des forces politiques. »

C'est pourquoi, avec le professeur Oulès, qui est d'ailleurs un franc partisan non pas d'une étatisation mais d'une planification éclairante, je répète que, au lieu de se réjouir des insuccès de certains secteurs économiques soviétiques, au lieu de conclure superficiellement que la compétition économique de l'Est n'est plus à redouter, nous ferions mieux d'entreprendre une action globale et d'apporter des correctifs efficaces à des situations dont certains groupes économiques occidentaux ne sont plus maîtres [30], car si prévoir et planifier l'avenir, c'est accepter de se tromper (Guitton), c'est toutefois encore préférable que de « laisser faire, laisser passer ».

Et c'est encore la voix de l'Américain Lippman qui s'est fait entendre [18]: « La force du régime soviétique – qui explique aussi sa rigueur, sa dureté, sa cruauté – c'est qu'il constitue avant tout

une société orientée vers un but et dans laquelle l'énergie des citoyens est dirigée vers la réalisation de ce but. Certains d'entre nous semblent croire que le défi soviétique peut être relevé en refusant de discuter avec les Russes, en adoptant des résolutions condamnant le communisme, en continuant de travailler et de nous distraire comme avant. Ils s'imaginent qu'ils ont bien défendu notre civilisation lorsqu'ils ont prononcé un discours ou écrit un article dans lequel ils réfutent un argument de Khrouchtchev. Ils se trompent. Ce combat ne sera pas gagné par des exégèses et des coups d'épingle.»

« Si nous succombons au matérialisme occidental, le ferme terrain disparaît sous nos pieds, où nous devons prendre appui pour combattre avec quelque chance de succès le grand péril du matérialisme dialectique », répétait encore le conseiller fédéral Wahlen dans son discours au Comptoir suisse d'automne 1960.

Le président de la Confédération devait renouveler sa critique dans son discours à l'occasion du 9e cours de vacances de la Société suisse d'éducation civique en juillet 1961: « Tant que nous n'en discernerons pas tout le danger, a-t-il-dit, nous ne pourrons jamais nous trouver dans la position de force dont nous avons absolument besoin pour faire face au grand défi de notre temps... La force du communiste convaincu réside dans l'unité de sa conception du monde... Il y tient avec une foi et une logique qui doivent nous confondre si nous camparons son attitude avec la nôtre... Et nous condamnons le matérialisme dialectique sans remarquer, ou sans vouloir remarquer, que nous sommes sur la meilleure voie de devenir des esclaves de la matière et de tout subordonner à l'aspiration à un standard de vie toujours plus élevé. »

Récemment, P.-B. Cousté, président du Centre des jeunes patrons de France, déclarait aussi que « le défi communiste, d'essence matérialiste, ne sera pas relevé seulement sur le plan matériel par les hommes que nous sommes. Il le sera d'abord sur le plan des valeurs spirituelles et de civilisation, dont nous devons être les défenseurs. Nous ne devons pas nous laisser enfermer dans le dialogue matérialiste avec l'Est. L'Europe ne doit pas devenir une sorte de réplique de la course au bien-être matériel pur des deux blocs. »

Aucun des deux camps ne peut s'imposer à l'autre. C'est pourquoi seules la négociation ou la diplomatie semblent permettre d'aboutir à une solution. Le temps amortira-t-il les malentendus, les préventions que les hommes ajoutent à leurs conflits de doctrine? La conclusion d'Hutter [43], écrite après son retour d'URSS, sera aussi la mienne: « Si le capitalisme occidental se dérobe devant cet examen de conscience, si, par peur de remettre en cause des intérêts acquis, il se borne à se justifier vis-à-vis de l'opinion publique et à maintenir l'équilibre actuel des forces sans préparer l'avenir dans l'expansion, il y a tout lieu de craindre que nous manquerons le rendez-vous que nous propose et nous impose M. Khrouchtchev: ce n'est

pas seulement notre mode de vie, mais notre survie même en tant que nation libre qui sont en jeu. »

Il ne faut en effet pas oublier que la progression de l'économie soviétique est fixée par la cadence impérative des investissements dont la puissance est plus élevée que celle du système de l'épargne libre. Nous ne réalisons pas assez ce qu'est la puissance de l'Union soviétique. En présence de nos divisions, entre races, entre religions, entre partis politiques, entre régions linguistiques, entre groupes économiques, la situation est d'autant plus inquiétante que même l'ascension de l'URSS ne représente qu'un moment de l'histoire et que derrière elle se profilent les masses asiatiques dont la croissance extrêmement rapide imposera un jour la nécessité de l'extension de leur espace vital [31]. « Avez-vous songé au cas de la Chine? Elle renferme des millions de cerveaux pensants étouffés en des activités illusoires », écrivait John Buchan il y a déjà cinquante ans. Et Tibor Mende nous rappelle aujourd'hui que si notre révolution industrielle et son cortège de misères ont duré deux cents ans, le Japon a mis quatre-vingts ans pour s'industrialiser, l'URSS quarante; la Chine en mettra peut-être vingt. Aussi, Cartier affirmait-il dernièrement sa conviction que le conflit de la Russie et de la Chine pour la possession et la domination de l'Asie emplira le siècle futur et qu'il n'est dans le siècle présent qu'un orage en formation [7]. C'est pourquoi la mise en valeur, à n'importe quel prix, de la Sibérie est pour l'URSS une nécessité vitale. De cet enjeu pourrait dépendre le sort de notre civilisation. « La Chine dort, son réveil ébranlera le monde », a déjà dit Napoléon à Sainte-Hélène. Avec sa foule de 700 millions, qui atteindra 1100 millions d'habitants en l'an 2000, la Chine pose un problème insoluble. Devant elle, chrétien, israélite, musulman, bouddhiste ou marxiste, l'homme blanc saura-t-il prendre conscience de son unité nécessaire et raffermir son instinct de conservation? Ne devrions-nous pas, dès lors, comme le préconisait Buchmann, « trouver une idéologie supérieure qui ouvrirait la prochaine étape pour le monde communiste comme pour le monde non communiste », ne devrions-nous pas du moins pratiquer une idéologie de qualité morale intense et de charité sociale plus grande?

J'ose espérer que ces réflexions que m'a suggérées ce voyage en URSS auront atteint leur but si elles ont pu laisser entrevoir l'impérieuse nécessité de réaliser aussi l'unité européenne, de faire un sérieux examen de conscience et de chercher à mieux comprendre l'URSS en inaugurant peut-être avec elle, comme le pratiquent déjà les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, des échanges culturels et professionnels dont nous tirerions grand profit. N'oublions jamais que les absents ont toujours tort et que les œillères empêchent les chevaux de sortir de l'ornière. Il ne faut pas voir l'heure seulement à l'horloge de son propre clocher.

Berne, le 14 juillet 1961.